

E/1971.04.30 — *Le Figaro Littéraire*, 30 avril 1971, n° 1302, p. 27-28.

**André Brincourt** : «Après *Les Chênes qu'on abat...* - André Malraux et le lecteur inconnu».

### **Si tout livre vaut par la question qu'il pose...**

Nous n'allons pas nous étonner que, dans *Les Chênes qu'on abat...*, la conjonction Charles de Gaulle-André Malraux ait provoqué un certain remous. Trois cent mille exemplaires en dix jours, après tout le phénomène, si considérable soit-il, est explicable. Faut-il insister sur ce que le général, pour son propre compte, appelait «le courant» ?

En revanche, il est tout à fait passionnant de s'interroger sur les motifs d'intérêt; plus passionnant encore d'essayer de se faire l'idée la plus juste possible des questions que pose un ouvrage de cette nature.

Seul l'auteur pouvait avoir une vue globale des réactions suscitées par son livre et nous permettre d'envisager – à travers les lettres reçues, les interviewes à la télévision, les articles parus dans la presse – une véritable synthèse du «lecteur».

En acceptant de répondre à ces questions que nous avons «tirées du sentiment collectif» et qui présentent les pôles d'intérêt ou de curiosité reconnus comme les plus significatifs, André Malraux ne prolonge pas seulement son livre, il engage, à partir de celui-ci, un véritable dialogue avec «son» lecteur. Celui qu'il appelle «le lecteur inconnu», et que nous pourrions peut-être qualifier de lecteur imaginaire, au sens même où André Malraux, d'autre part, emploie ce mot.

Ici, la décomposition et la recomposition des idées, comme leur rapprochement, se réfèrent à un imaginaire qui n'est pas sans rapport avec le musée du même nom – en marge des œuvres.

Encore fallait-il un ouvrage qui se prête à l'expérience de cette forme critique (ou autocritique) assez nouvelle.

La grandeur, la création littéraire, la crise de civilisation – dans la mesure où sa pensée rebondit essentiellement sur une suite d'interrogations, André Malraux ne

rappelle-t-il pas, une fois encore, que «l'homme vaut plus par l'approfondissement de ses questions que par ses réponses» ?

S'il est admis qu'un livre vaut par la question qu'il pose, admettons que celle-ci vaille d'être recherchée, cernée, prolongée – et qu'en fin de compte, à travers les curiosités, les inquiétudes, les reproches ou les surprises des autres, l'auteur ne réponde qu'à lui-même.

Notre chance est que, par là, *Les Chênes qu'on abat...* prennent une dimension nouvelle ou, plus précisément, s'affirment en tant qu'œuvre de création : la distance se laisse mesurer entre l'écrivain et son sujet. «Je ne me suis pas soucié d'une photographie, j'ai rêvé d'un Greco...», avait écrit André Malraux dans sa préface. La notion «d'interview du général» s'éloigne un peu plus encore (n'est-ce pas la première réponse à ceux qui s'y sont laissé prendre ?).

Enfin, notre récompense est d'avoir permis à André Malraux de s'exprimer sur deux points fondamentaux qui, l'un et l'autre, concernent notre civilisation menacée : une admirable définition des «valeurs suprêmes» (sur lesquelles reposent, du reste, les théories esthétiques de l'auteur des *Voix du silence*) et, pour finir, cette extraordinaire envolée sur le drame de la jeunesse qui, métamorphosée un jour dans un livre, comptera peut-être comme une des plus belles pages que l'inquiétude majeure de notre temps puisse inspirer.

---

### Interview exclusive

André Brincourt. — *Dans ce courrier qui concerne à la fois le livre, la critique et les interviews, le plus intéressant (parce que le moins prévisible) ce sont peut-être les lettres d'inconnus ?*

André Malraux. — Commençons par les anonymes. La meilleure lettre : «Cher vieux brigand.» Puis pas mal : «Votre dialogue de Babar et du Chat botté.» Nettement

moins bien : «A bas le chêne qu'on abat !» Ensuite, il y a les lettres hostiles mais signées : «Votre général était désintéressé, c'est vrai, mais il était sourd. Quant à vous, vous êtes un personnage dantesque en enfer.» Plutôt flatteur ! Des lettres qui se ressemblent un peu : les lettres sérieuses se ressemblent aussi.

La lettre synthétique du correspondant inconnu (inconnu, mais non anonyme) s'ordonnerait ainsi :

1. – Question relative à l'idée que le général de Gaulle se fait de la grandeur.
2. – Question particulière ou farfelue.
3. – Question relative à un problème littéraire.
4. – Question relative à la crise de la jeunesse et de la civilisation.

Ordonnance vraisemblablement suggérée par le livre même.

André Brincourt. — *Ce n'est peut-être pas tout à fait un hasard si la première question porte sur la grandeur. Ne pensez-vous pas que, dans cette interrogation, il entre encore quelque inquiétude ou, disons plutôt, un besoin de dissiper tout malentendu ?*

André Malraux. — Sur la grandeur, l'ensemble des lettres se résume en : «Qu'entendait par là le général ?» La question m'a été posée à la télévision assez abruptement, et j'ai répondu de même : «L'honneur de la France». J'aurais dû aller plus loin; j'aurais déjà dû le faire dans le livre, et je le ferai pour une réédition.

D'une part, la grandeur, pour le général de Gaulle, était une notion mystérieuse, «un chemin vers ce qu'on ne connaît pas»; mais d'autre part, et le plus souvent, c'était l'indispensable moyen de défense de la France. Les Français l'irritaient parfois ? Oui. Beaucoup moins qu'on ne l'a dit, en oubliant que les autres l'irritaient aussi. Les Français lui inspiraient un sentiment qu'il n'a guère exprimé, qu'il a beaucoup éprouvé : la pitié, à cause de la guerre de 1914. Il pensait que la France saignée ne pouvait retrouver les Français que si elle les élevait au-dessus d'eux-mêmes. Qu'ils ne pouvaient la rejoindre que dans ce qu'il appelait les vastes entreprises et les grands desseins. C'est pourquoi il a toujours subordonné les problèmes de gestion. Qu'il ait aimé personnellement la grandeur, qui en doute ? Mais il l'a aussi voulue parce qu'à ses

yeux la France sans grandeur était perdue comme un combattant sans armes. D'où son approbation lorsque j'ai dit que l'Angleterre n'avait jamais été plus grande que pour elle-même, alors que la France ne l'avait jamais été que lorsqu'elle l'était pour le monde : les Croisades, la Révolution.

Enfin, si la France par laquelle il était hanté avait besoin de la grandeur pour exister, il en avait besoin lui-même. Et comment eût-il pu l'exprimer par l'action, sinon à travers la France ?

André Brincourt. — *Vous appelez «particulières» les questions qui, si diverses fussent-elles, se recoupent ou indiquent une tendance. Mais de préférence dans quel domaine ?*

André Malraux. — Elles sont souvent d'ordre religieux. L'une d'elles me fait remarquer que la citation de la phrase de Staline : «A la fin, il n'y a que la mort qui gagne» est annulée par la phrase du général lui-même : «Il y a la contemplation» si l'on prend la contemplation dans son sens théologique, notamment à travers saint Bernard; et que le général savait que Clairvaux est voisin de Colombey.

Un autre me dit, à tort je crois, mais non sans force : «Peut-être que lorsque vous semblez chercher les grands hommes, vous cherchez les saints.»

Un autre : «Pensez-vous que la crise de notre civilisation atteigne aussi la Chine ?» Non, je ne le pense pas.

Parfois, la lettre ne concerne pas la religion, mais le domaine farfelu. Notamment les chats. On m'envoie des histoires. «Une fermière, un kilo de beurre, un chat. On frappe. Le chat ne touchera pas au beurre : il dort. La fermière sort. Conversation avec le facteur. Retour de la fermière. Plus de beurre. Le chat feint de dormir. “Tu ne me tromperas pas !” dit la fermière. Elle le prend et le pèse : un kilo net. “Mais alors, dit-elle, où est le chat ?”»

**«Il y avait dans certaines phrases du général un ton testamentaire»**

André Brincourt. — *La plupart des articles mentionnent l'unité de «ton» ou de «style», le dialogue de Charles de Gaulle et d'André Malraux devenant indissociable. Le plus curieux est que l'on s'en étonne. Mais cela appelle une question d'ordre technique qui pourrait nous éclairer sur la vraie nature d'une rencontre se situant autant sur le plan de l'Histoire que sur celui de l'histoire littéraire :*

*Comment avez-vous procédé ? Par des notes prises aussitôt après, ou grâce à la mémoire (mais par quel mécanisme, et quelle est la part de transfiguration de celle-ci ?).*

André Malraux. — La neige avait rendu la route impraticable. J'ai donc regagné Paris en chemin de fer. Trois heures durant, j'ai pris des notes, relatives exclusivement aux idées ou aux formules du général de Gaulle, et à l'atmosphère : la neige, la forêt. Je pensais – avec raison – que les phrases du général me permettraient de retrouver les miennes.

J'ai ensuite demandé au colonel d'Escienne ses souvenirs qui m'ont permis de compléter les miens.

J'ai enfin écrit le livre.

Je suppose que, dans l'ensemble, ma mémoire a été fidèle. (N'oubliez pas que beaucoup de mes souvenirs, appelés par le dialogue, sont des souvenirs du passé.) Transfiguration ? Pas tout à fait. J'ai ressenti cet entretien d'une façon assez étrange, pas du tout comme une visite. Il y avait dans certaines phrases du général : («... Et je compte sur vous pour le dire.) un ton testamentaire. J'ai tenté de fixer mon sentiment d'alors, approfondi par la résonance que lui ont donnée les funérailles.

André Brincourt. — *Vous m'avez dit, la dernière fois que nous nous sommes vus : «Ce qui est important, dans Les Chênes, c'est la neige, comme dans Macbeth c'est le brouillard.»*

*Puis-je vous demander de préciser ce que la neige, ici, représente, annonce, symbolise ou permet ?*

André Malraux. — Je voulais dire : il ne s'agit pas essentiellement d'un dialogue entre lui et moi, mais, à travers moi, d'un dialogue entre lui, l'histoire, les arbres, la nuit, la neige. Il me semble que la neige est une puissante expression de ce que le temps oppose aux passions des hommes. D'où la dernière phrase : «La nuit tombe – la nuit, qui ne connaît pas l'histoire.»

André Brincourt. — *A l'occasion viennent les reproches, du moins chez ceux qui précisément cherchent non «l'accent des Antimémoires, mais la sténographie d'une interview : «On ne sait pas toujours qui parle...»*

André Malraux. — C'est possible, lorsque les phrases sont courtes. Mais il me semble que la voix du général est reconnaissable lorsqu'il expose, et lorsqu'il emploie le ton de noble gouaillerie cher à ses imitateurs.

André Brincourt. — *Autre reproche : vous employez les réminiscences : «Lumignons dans les impasses de Bénarès, et jadis au fond des ruelles d'Ur et de Babylone, avec des aboiements au fond de la nuit constellée..., réminiscences venues des Antimémoires et dont se serviront joyeusement vos pasticheurs.*

André Malraux. — Le livre entier fait partie du second tome des *Antimémoires*, dont ces énumérations établissent la continuité. Je me sers, de la même façon, de rappels des entretiens du premier volume, avec le général de Gaulle, publiés dans le tome premier.

André Brincourt. — *Beaucoup plus intéressante est la vérification de «nous ne connaissons aucun dialogue d'un homme de l'histoire avec un grand artiste, peintre, écrivain, musicien», et la recherche des précédents possibles. Lesquels vous suggère-t-on ?*

André Malraux. — Chateaubriand (mais je ne crois pas), les *Dialogues des morts*, les dialogues de Platon, et, deux ou trois fois, Montesquieu : le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Je l'ai relu depuis. On me dit qu'on ne peut actuellement trouver ce texte capital, que grâce à «La Pléiade». Curieux ! Sylla dans son Colombey de Tibur est certainement une préfiguration troublante : «J'ai cru avoir rempli ma destinée, lorsque je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Pour cette lente exécution des lois, cette

discipline d'une milice tranquille, mon âme ne saurait s'en occuper.» Et : «Parce que je n'ai point de liceurs, en suis-je moins Sylla ?» Mais les différences sont aussi frappantes que les analogies. Le terrible Sylla ressemble plus à Staline qu'au général de Gaulle. Pour Montesquieu, les personnages sont seuls, à l'avant-scène, comme ces personnages des peintures de Pompéi qui se détachent d'un décor : devant, non dedans. Et puis, Sylla ne s'interroge que sur son action et sur sa retraite. Le rapprochement est instructif, si l'on pense que les deux textes ne sont séparés que par deux cent cinquante ans.

André Brincourt. — *Vous avez noté qu'en dehors des problèmes littéraires qui se rapportent à votre travail, certains lecteurs s'intéressent à la relation du général avec la littérature. La question type : «Comment aimait-il à la fois Claudel et Rostand ?»*

André Malraux. — Quand je lui ai posé la question, il a répondu : «On aime toujours sa jeunesse.» Pourtant, ce n'est pas simple. Je ne l'ai pas entendu parler de Rostand, mais de *Cyrano*. Or, *Cyrano* est une œuvre singulière. Un jour, nous en parlions, François Mauriac et moi, sans en dire beaucoup de bien, et nous nous sommes aperçus que nous en savions la moitié par cœur. L'action qu'exerce cette pièce est en partie extra-littéraire; comme celle de *Carmen*, le plus grand succès du monde dans son domaine, est en partie extra-musicale. *Carmen* est en marge de la musique, et même de celle de Bizet – à la manière dont la voix de Damia, celle d'Edith Piaf, étaient en marge du chant.

André Brincourt. — *Le général de Gaulle a appelé ses Mémoires Mémoires d'espoir. Votre livre n'exprime-t-il pas tout le contraire... d'un espoir ?*

*Ce pessimisme, cette anxiété sur le monde ont été perçus par tous vos lecteurs. Jean Cau a titré son article : «De Gaulle, un homme pessimiste qui a joué toute sa vie la carte de l'espoir.» Est-ce la réponse ?*

André Malraux. — Mon livre rapporte un entretien assez tragique, en effet, mais peut-être le général de Gaulle était-il amer ce jour-là. Peut-être l'était-il parce qu'il voulait faire le point, et venait-il de s'interroger plus qu'à l'ordinaire. Il achevait le tome I des *Mémoires d'espoir*, écrits, dans l'ensemble, avec une grande sérénité; peut-être

notre entretien a-t-il joué un rôle vaguement compensateur ? Le colonel d'Escrienne, qui m'accompagnait et avait assisté à une partie des entretiens (celui du déjeuner n'est pas amer), m'a écrit que le général de Gaulle, la semaine précédente et la semaine suivante, avait été beaucoup plus serein.

### «Le sentiment de la fin d'une civilisation»

André Brincourt. — *En corollaire, nous trouvons à plusieurs reprises : «Cet homme qui portait la charge de l'avenir de la France était-il un homme du passé ?»*

André Malraux. — Les raisons pour lesquelles on a parlé de lui comme d'un homme du passé me semblent assez superficielles : le goût (militaire ?) du cérémonial, l'obsession d'une puissance que la France ne possédait plus, le respect de la continuité française, etc. Croire le gouvernement du général de Gaulle parent de celui de Louis XIV est saugrenu. On tenait pour une appartenance au passé son goût et sa connaissance de l'histoire – une connaissance passionnelle, comme celle de la Révolution l'est encore chez beaucoup d'hommes de gauche. Pour lui, l'histoire était avant tout la biographie de la France.

Quant à l'avenir, il faut d'abord parler du présent. Dès 1945, le général de Gaulle pensait que ce qu'il appelait «la démocratie électorale» était condamné. Le monde lui semblait entré dans l'une de ses grandes mutations. Le monde – et d'abord la France. Sentiment profond, violent, qui renforçait sa rigueur naturelle. Il disait, avec un peu d'ironie : il faut gouverner un bateau d'autant plus fermement que la tempête est plus forte. Le mois de mai l'a déconcerté par sa violence et par la concomitance du mouvement syndical et du mouvement ouvrier. Mais quand, au sujet des étudiants, j'ai parlé d'une crise de civilisation, il a été aussitôt d'accord. Lorsqu'il parlait d'institutions nouvelles, il n'entendait pas seulement la Constitution de 1958.

Il y avait d'abord en lui le sentiment de la fin d'une civilisation, et l'espoir de donner à la France les institutions qui lui permettraient de faire face à la mutation, puis à la métamorphose. Il pensait souvent qu'il n'y aurait pas moins de différence entre la IV<sup>e</sup> République et l'Etat prochain, qu'entre le gouvernement de Saint Louis et celui de



Philippe le Bel, entre celui de la Convention et celui de Napoléon. Il a dit à plusieurs d'entre nous, en 1968 : «Peut-être Mao Tsé-toung et moi sommes-nous les derniers chefs d'Etat du type humaniste. Les prochains seront d'une autre type, parce que les moyens de la politique vont changer.» Il s'était beaucoup intéressé aux sondages d'opinion. C'est lui qui fit donner le premier million qui permit à l'I.F.O.P, de naître. Sa volonté de transformer le Sénat était étrangère à toute hostilité, bien que la majorité des sénateurs lui fût hostile : il tenait le Sénat pour l'expression d'une France agricole, dans laquelle la représentation des grands propriétaires terriens avait été légitime; et il voulait le Sénat d'une *autre* France.

André Brincourt. — *Dans les entretiens que vous avez rapportés, le général, apparemment, ne s'explique pas sur ce point. D'où la question posée par maints correspondants de gauche : «Pourquoi n'avoir pas envisagé d'institutions de type marxiste ?»*

André Malraux. — Si l'on veut comprendre la relation du général de Gaulle avec le marxisme, il faut se souvenir que «le social», à ses yeux, était à la fois important et subordonné. Important, parce que le général tenait pour indispensable de changer la condition ouvrière. Il l'a écrit maintes fois. Subordonné, parce que la relation décisive, à ses yeux, n'était pas celle du capital avec le travail, mais celle de la France avec ses institutions. Les institutions russes l'avaient beaucoup intéressé, au temps de Staline. Il les tenait pour l'astucieuse résurrection d'un césarisme ou d'un tsarisme (c'est d'ailleurs le même mot). Il n'en attendait rien pour la France. Elles eussent été chez nous aussi peu efficaces, pensait-il, que celles de la démocratie électorale. Il ne croyait pas que la civilisation nouvelle fût celle de la classe ouvrière. Le secteur tertiaire lui semblait plus important. Mais je répète que sa pensée ne se perdait pas dans ces catégories. Il lui semblait que la nouvelle civilisation, la civilisation de la technique, suggérerait ses propres institutions. A maints égards, il était un Philippe le Bel à la recherche des légistes qui lui auraient apporté leurs états généraux.

Mais il pensait aussi que ces institutions ne naîtraient que si la nouvelle civilisation surmontait une crise dont il était fort conscient, et qu'il tenait d'abord pour une crise de la jeunesse. Pas seulement en France.

**«Cette crise vient de l'absence sans précédent de valeurs suprêmes»**

André Brincourt. — *Nous abordons le point sans doute capital. Comme si, au-delà de l'entretien proprement dit de Colombey, s'exprimait fondamentalement l'inquiétude du général (et la vôtre) sur la crise de la civilisation, ou la crise de la jeunesse. Presque toutes les lettres que vous avez reçues s'y réfèrent.*

André Malraux. — Je crois que le général était d'accord avec moi sur l'origine de la réflexion; cette crise vient de l'absence – sans précédent – de valeurs suprêmes.

A ses yeux, ces valeurs appartenaient à trois domaines : la nation, le catholicisme, une sorte de stoïcisme. Il comprenait la force d'autres valeurs (ce qu'il disait de la Russie le montrait); alors que l'absence de valeurs, la subversion pour la subversion, et non pour des fins préconçues, le déconcertaient. Mais il ne pensait pas que les valeurs suprêmes eussent été détruites par la contestation, car, pour lui, elle naissait de leur absence : il pensait qu'elles avaient été détruites par le primat de la science. La science joue, dans notre civilisation, un rôle qu'elle n'a joué dans aucune autre. Par sa nature même, et par la puissance colossale qu'elle nous apporte. Aujourd'hui, pour la première fois, l'homme pourrait tenter de détruire la Terre. Le XIX<sup>e</sup> siècle a crédité la science de la possibilité, et même de l'imminence, d'une connaissance expérimentale du monde. Elle ne résolvait pas les problèmes capitaux, mais elle les résoudrait. Notre civilisation a inventé une valeur suprême dont elle n'a pas bien compris le rôle : c'est l'avenir.

La science n'a pas remplacé les valeurs suprêmes qui justifiaient la vie humaine, et nous savons aujourd'hui qu'elle ne les remplacera pas. Elle n'implique pas de morale. Et même si sa valeur suprême était la vérité, elle ne répondait pas à la question à laquelle répondaient les religions : que fait l'homme sur la Terre ?

Rome a fini passablement athée. Mais liée encore à de hautes valeurs, et déjà pénétrée par le christianisme. Ce que montre bien Marc Aurèle. Avant la décomposition finale, une image exemplaire de l'homme avait succédé aux dieux antiques, qui en étaient des images idéalisées.

Dans la plupart des civilisations, la valeur suprême a été apportée par la religion. Dès qu'il n'en est plus ainsi, à : «Par quoi se définit une valeur suprême ?», nous sommes portés à répondre : «Par le fait que les hommes acceptent de mourir pour elle.» Il y a bien des façons, d'ailleurs vaines, de juger un homme; mais une civilisation se définit pour les siècles par le sacrifice qu'elle a choisi. La plus profane et la plus insolente, Rome, se reconnaît dans le hautain sacrifice de Régulus. Les chrétiens acceptaient de mourir pour le Christ, et les stoïciens, pour l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. De ce point de vue, les deux dernières valeurs suprêmes auront été la justice sociale et la nation. L'une et l'autre survivent, mais la vraie contestation ne se réclame ni de l'une ni de l'autre, même lorsqu'elle se colore d'une vague gauchisme.

La civilisation des machines, dont j'ai dit autrefois qu'elle n'avait su créer ni un temple ni un tombeau, a cru remplacer l'âme par la puissance, la connaissance ou l'ambition. Parce qu'elle n'a jamais bien compris ce qu'était l'âme. Le mot a plusieurs sens superposés, comme tous les mots clefs des civilisations, comme logos ou Dieu, amour ou mort. J'ai dû dire quelque part : Dieu veut-il dire créateur, absolu, juge, miséricorde, amour ? Les mots clefs le sont parce qu'ils expriment des constellations de sons. Ame a fini par signifier confusément ce qui survit au corps ? Mais pour ceux qui ne croient à aucune survie ? Le mot suggère quelque chose qui se confond avec ce que signifiait cœur dans des expressions comme «un grand cœur» : à la fois caractère et charité. Dès que le mot âme cesse de signifier : ce qui, en nous, s'adresse aux dieux, il devient très flou. (Dans le stoïcisme, une valeur suprême joue le rôle des dieux ? Soit. Du moins ce rôle était-il tenu.) Aujourd'hui, l'âme est communément conçue comme une faculté, à la manière de l'intelligence.

Faculté imaginaire. L'âme n'existe pas indépendamment de la transcendance ou de la valeur suprême qui se reflète en elle. Un miroir qui ne reflète rien, c'est un morceau de verre. «Dieu est mort !» mais nous ne le remplacerons pas par Zarathoustra (le vrai se réclamait de son propre Dieu) ou par la connaissance – celle du connaissable, non ?

Bouvard et Pécuchet ont dit que notre civilisation matérialiste était une civilisation sans âme. Elle ne l'est pas comme ils l'ont dit. D'abord, elle n'est pas sans

âme parce qu'elle est matérialiste, mais «matérialiste» parce qu'elle est sans âme. Il n'y a pas plus d'âme de rien que de reflet sans objet reflété.

Les valeurs religieuses peuvent être remplacées par des valeurs profanes ? Certes. Mais les dieux politiques s'affaiblissent partout, sauf en Chine. L'Union soviétique domine les problèmes de sa jeunesse, elle ne les ignore pas.

Lorsque Nietzsche écrit : «Le nihilisme remplacera-t-il un jour la religion ?», nous devons traduire : l'absurde prendra-t-il un jour la place des valeurs suprêmes ? Ce dont les manifestations contestataires de quelques villes du monde nous ont donné l'avant-goût. Peut-être les valeurs négatives convergent-elles nécessairement sur l'absurde. Mais la jeunesse en crise, hippies ou contestataires, n'a pas remplacé les valeurs suprêmes par des valeurs secondaires ou négatives, elle les a remplacées par des *états*. La drogue, la sexualité, ce sont des états. La communion que cherchent passionnément les hippies, l'exaltation des barricades, l'occupation de l'Odéon et celle des universités mexicaines ou japonaises, ce sont des états. Mais les états, comme la drogue, appellent ce que les médecins nomment l'escalade. Toute drogue se venge. Quand on a suffisamment occupé l'Odéon ou la Sorbonne, il faut occuper autre chose, ou rentrer chez soi. La jeunesse avait toujours incarné l'espoir, légitimement ou non. Pour la première fois, elle ne l'incarne plus complètement. Mais l'espoir n'est pas lié à des états, il est lié à des valeurs.

Ces âmes béantes diront-elles que la foule des Catacombes finira par trouver son Christ ? A condition de ne pas confondre les Catacombes avec le Christ. La jeunesse attire les démagogues comme le miel attire les mouches, et la démagogie qui la choisit ne me séduit pas plus que les autres. Mais des hommes qui pensent avec raison qu'à supprimer les étoiles des généraux, on risque de retrouver des maréchaux dorés sur tranche, je dirai : «A votre tour, prenez garde de ne pas voir dans cette jeunesse, même démissionnaire, les clochards de notre civilisation. Car toute civilisation se définit par ce qu'elle accepte de sacrifier, et si vous croyez que ceux-là sont incapables de sacrifice, vous avez beaucoup à apprendre. La comédie, le côté Dada ne sont pas douteux, mais n'épuisent pas la question.

Un dialogue tragique s'établit, à travers les siècles, pour la première fois. «Du fond des âges», comme écrivait le général, le cortège des saints, des héros et des humbles qui ont invulnérablement maintenu la dignité humaine, se lève dans tous les cimetières du monde, et demande : «Qu'avez-vous décidé de sacrifier, et à quoi ?» Alors, depuis les universités de Californie jusqu'à celles du Japon, en faisant le tour du monde, les plus purs des contestataires répondent : «Nous sommes décidés à sacrifier tout – à rien.»

Soit ! Mais les derniers Possédés, fût-ce du néant, auraient tort de confondre les sectes avec les religions, le courage de la Légion étrangère avec celui des stoïciens.

Voilà ce que j'ai à répondre au correspondant inconnu qui me demande, non quel serait le salut de la jeunesse, mais quel est son drame.